

Los Angeles, Californie, Etats Unis.

15 Février 2106.

— Lynck Weatherly ici présent, vous êtes reconnu coupable par ce tribunal d'avoir volé et agressé M. Nicholas également présent, et par conséquent condamné à une peine de cinq ans de prison et à une amende de 20 000 \$ de dommages et intérêts à verser à M. Nicholas. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

Silence. Le demi-sourire insolent que j'avais fixé sur mes lèvres parlait pour moi ; je me fichais totalement de tout ce que cette cour d'imbéciles pouvait prononcer contre moi. Ce n'était jamais que des mots.

— Bien. Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter ?

Ma mère. Elle était là, assise dans le public. Elle me fixait et ne m'avait pas lâché des yeux depuis le début du procès. Elle me fixait et je sentais son regard tomber sur moi comme une chape de plomb. Elle me fixait et de toutes les accusations contre moi, c'était de loin la pire.

— Bien. Je déclare la séance levée.

Ah, la justice de notre bon pays d'Amérique. Rapide, efficace, mais discutable. En un mot, expéditive. J'aurais pu m'en sortir avec une grosse amende si je n'avais pas passé le cap de la majorité ; hélas, voilà déjà six mois que j'avais soufflé mes dix-huit bougies. De plus, le seul avocat qu'avait pu embaucher maman, le très honorable William Kingsley, était un excellent orateur mais avait un certain penchant pour la bouteille. Et, au fur et à mesure du procès, je voyais le niveau de la bouteille posée sur le coin du bureau diminuer, et la tête du pauvre avocat s'incliner sur le côté, jusqu'à ce que son oreille gauche repose sur son épaule. Lorsqu'était venu au tour de la défense de voler au secours de l'accusé, seul le marteau du juge avait pu le tirer du sommeil imbibé d'alcool dans lequel il s'était immergé. Il avait repris ses notes et s'était lancé dans un discours maladroit qui sonnait pourtant bien sur le papier. Mais, manifestement, son ton hésitant et embrumé avait fait pencher les jurés et la balance de la justice en ma défaveur.

Deux ADPP, des Agents de Défense et de Protection de la Population, vinrent me passer des menottes. Les ADPP sont les chiens de garde du gouvernement, de véritables militaires. Taciturnes, le regard vide, ils n'hésitaient pas à tazer quiconque leur semblait suspect, de la vieille qui fait ses courses chez l'épicier au marchand de journaux en passant par le SDF qui gêne sur le trottoir. Il y a cinquante ans, ils avaient remplacé les gendarmes et les policiers à la formation « trop peu complète », d'après les médias (contrôlés par le gouvernement, inutile de le rappeler).

Le cliquetis des menottes me ramena à la réalité. La salle était en train de se vider dans le brouhaha des conversations. Je cherchais ma mère des yeux parmi la foule qui se pressait pour atteindre les portes battantes. Mon regard allait et venait, s'accrochait à quelqu'un, surprenait une

microseconde de son existence avant de repartir. Je ne la trouvais pas. Elle s'était certainement dépêchée de quitter la salle, peu désireuse de subir les commérages et les ragots qui n'allaient pas tarder à pleuvoir sur mon compte. Dans un sens, je la comprenais ; dans l'autre, je me sentais trahi. Elle m'avait réellement abandonné.

Je restais immobile, les bras ballants et entravés par un vulgaire morceau de métal. Sur mon estrade, je devais avoir l'air d'un trophée de la justice posé sur une étagère, avec la mention « La justice triomphe toujours, n°218 ».

Lorsqu'on me fit enfin sortir, flanqué de mes deux agents de défense, le vent brûlant et chargé de Co² qui remontait la rue me fouetta le visage et m'arracha des larmes. Je résistai à la toux qui montait dans ma gorge pour emplir mes poumons de cet air, pollué mais libre d'aller où il voulait. Je ne fermai pas mes yeux devenus douloureux, je regardai et m'imprégnai du paysage qui s'offrait à moi, du haut des marches du tribunal : les cellules de transport individuelles ou collectives qui se croisaient sur trois niveaux de circulation, les rares passants qui remontaient leur cols ou plaquaient un foulard sur leur bouches, les immeubles qui s'élevaient toujours plus haut et me cachaient l'horizon, le soleil qui brillait là-haut, caché derrière un nuage rouge.

L'un des agents de défense m'imprima une poussée dans le dos et j'avançai vers la cellule de transport qui m'attendait, posée au bas des marches. En m'y installant, je remarquai que le grillage qui condamnait chacune des ouvertures grésillait légèrement, comme sous l'impulsion d'un courant électrique. Charmant.

Mes deux gardes du corps prirent place à leur tour et un doux bourdonnement se fit entendre, avant que la cellule ne se referme et s'élève dans les airs.

En Californie, le gouvernement avait définitivement réduit à néant les problèmes de stockage des délinquants en construisant un bâtiment gigantesque qui avait relégué les simples prisons au rang de boîtes de conserve. Des milliers et des milliers de cellules, des caméras infrarouges, des caméras pas infrarouges, des soldats, des contrôles et des barrages à chaque tournant de couloir. Les parois des cellules étaient renforcées d'acier doublé de plomb, une véritable cage de Faraday. Mais la révolution, le grand changement était que cette prison avait été construite sous terre. L'emplacement de ses entrées était gardé dans un secret absolu par les autorités. Même ceux qui y étaient entrés (et qui en étaient ressortis vivants) ignoraient par où ils y étaient parvenus. La construction du bâtiment avait coûté des millions au gouvernement. Et après, on s'étonne qu'il y ait encore des sans-papiers qui pourrissent dans des bidonvilles.

Bidonvilles ou pas, c'était dans cette prison qu'on me conduisait. Cinq ans à passer seul avec ma conscience dans un cube de trois, quatre mètres de côté. Tout ça pour avoir cambriolé un pauvre vieux de mon quartier, un pauvre vieux qui avait perdu toutes ses dents et toute sa tête, un pauvre

vieux qui ne savait même pas se défendre. Il avait eu la malheureuse idée d'aller voir qui est-ce qui pouvait bien faire tout ce bruit dans sa cuisine à une heure pareille et il s'était prit un coup qu'il l'a envoyé directement aux urgences. La voisine, qui avait oublié cette nuit-là qu'elle était sourde, s'était empressée d'appeler les ADPP... qui m'étaient tombés dessus à la sortie de l'immeuble.

Après quelques heures d'un voyage silencieux et monotone, la cellule amorça sa descente et un voyant rouge s'alluma sur le tableau de bord, signe que notre joyeuse expédition touchait à sa fin. Aussitôt, un agent me banda les yeux puis me poussa hors de la cellule. Je trébuchai contre l'entremarche et m'étais par terre de tout mon long. Une poigne de fer me saisit presque aussitôt par le col de mon haut et me remit debout avec brusquerie. Privé de mon sens premier, je me laissais guider comme un aveugle par son chien, buttant contre le relief du chemin. La main qui me tenait m'immobilisa quelques mètres plus loin et j'entendis un mécanisme se mettre en mouvement, comme une porte qui coulisse. Je fus poussé en avant et le sol, d'abord saillant et graveleux sous mes pieds, devint plat et complètement parallèle à mes semelles. Nous étions entrés dans l'ascenseur. La porte commença à se refermer et l'air qui flottait dans la cabine convergea en direction de la sortie qui se rétrécissait de seconde en seconde. Je le sentis passer sur moi comme un dernier adieu du monde. Puis la porte se referma et l'air encore présent dans l'habitacle s'immobilisa, prisonnier. Les menottes pesaient plus que jamais à mes poignets. Elles entraînaient tout le poids de mon corps en arrière, et si je ne m'étais pas encore affaissé, c'était grâce à la poigne de l'agent qui me retenait par le collet.

L'ascenseur s'ébranla et commença à m'emporter dans les entrailles de la terre.

La Prison, Californie, Etats-Unis.

15 février 2106.

La Prison. Aucune évasion depuis sa construction. Deux milles prisonniers, et encore cinq bons milliers de cellules vides ! Il en arrivait des nouveaux tous les jours, et pourtant la Prison n'avait pas encore atteint son plein potentiel de "stockage". Il était bon d'avoir un poste de garde dans cette prison, dans LA Prison : tout était tellement bien surveillé qu'un insecte ne parviendrait à franchir les premières lignes de sécurité sans être aussitôt rendu à la terre par les trente snipers qui surveillaient l'entrée vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Le garde prit une gorgée de café tout en vérifiant distraitemment les différents systèmes d'alarme de la Prison affichés devant lui. Tout était OK, seulement un petit problème d'ouverture automatique de la porte des cellules 2044, 2045 et 2046 qui passerait inaperçu jusqu'à sa réparation. Après tout, ce n'était pas son boulot, pensa le garde. Dans son dos, le bruit des conversations échangées à voix

basse était étouffé par le bourdonnement des machines. La principale salle de contrôle de la Prison était plongée dans le noir. Seule la lumière crue qui émanait des écrans d'ordinateurs éclairait la pièce. Le garde passa une main sur ses yeux fatigués puis se massa les tempes, lorsque son téléphone se mit à vibrer dans sa poche. Il décrocha et le porta à son oreille.

— Sergent Walker à l'écoute.

— Allô sergent Walker, vous n'auriez pas une petite cellule de libre pour notre prisonnier ? grésilla la voix dans le combiné.

Le garde sourit. Le nombre d'incarcérés, comparé à celui des cellules vides, était si ridiculement insignifiant qu'il était devenu sujet de plaisanterie chez le personnel de la Prison. Il consulta son écran et demanda :

— Où êtes-vous ?

— Dans l'ascenseur. On ne devrait pas tarder à atteindre l'entrée souterraine n°5.

La Californie étant une région régulièrement balayée par des séries de secousses sismiques, brèves mais destructrices, l'architecte de la Prison avait prévu dix accès à la surface pour permettre d'évacuer rapidement les prisonniers en cas d'alerte tremblement de terre. Ces évacuations étaient toutefois inutiles, car les murs de la Prison avaient été renforcés pour pouvoir résister à un tremblement de terre de force 5. Mais au-delà, il valait mieux être prudent...

— Identification de l'individu, je vous prie.

— Lynck Weatherly, 18 ans, incarcéré cinq ans pour vol et blessures.

— Cellule individuelle ?

— Le juge n'a pas précisé ce détail.

— Très bien. Cellule 2045, aile est.

Et il raccrocha. Lorsqu'il reprit sa tasse, la pensée lui traversa l'esprit que c'était également dans cette aile que les problèmes d'ouvertures automatiques de portes se manifestaient.

La Prison, cellule 2045.

16 février 2106.

Une fatigue anormale m'embrumait l'esprit. Alors qu'on m'avait obligé de revêtir la tenue conventionnelle des prisonniers, un garde m'avait endormi et mon dernier sursaut de lucidité avait été de la surprise, alors que je savais que le somnifère était couramment utilisé dans les prisons, afin que les prisonniers ne retrouvent pas leur chemin au cas où ils s'échapperaient.

J'ouvris les yeux. J'étais allongé... disons, jeté en vrac sur le sol de la cellule. Les muscles alourdis par la fatigue, je me relevai maladroitement sur les coudes puis m'assis, avant de refermer les yeux pour profiter une dernière fois des effets du somnifère.

Un visage. Un visage qui m'apparaît, à travers les brumes du sommeil. Ses joues sont couvertes de larmes. Le visage tourne la tête, m'aperçoit et essuie l'eau qui dévale la pente de ses pommettes. Les gestes de ma mère sont brusques, ils manquent de naturel. Sa main recule pour se cacher de moi et de mon regard, sa main qui tient quelque chose... J'avance. Elle recule. On dirait un chat et une souris. Le regard de ma mère se remplit d'inquiétude, puis de peur en voyant que je continue de marcher vers elle. J'ai dix-huit ans, maintenant, j'ai le droit de savoir toutes ces choses que l'on me cachait tant que je n'étais pas encore adulte. Ma main s'avance, en continuité de mon corps, elle s'avance vers celle qui recule toujours. Je l'attrape puis lui arrache les feuillets qu'elle tentait encore de me dissimuler. Je déplie la liasse de feuilles et parcours rapidement des yeux les colonnes de mots et de chiffres. Je relève un peu les yeux et ils tombent sur le titre, qui étale ses caractères gras et soulignés sur toute la largeur du papier comme des tentacules d'encre noire :

Demande de divorce.

Je referme brusquement les feuilles pliées les unes sur les autres, et voilà que le titre d'un second document sans rapport avec le premier m'apparaît : « **Avis d'expulsion** ». Je regarde ma mère, soudain paniqué. Elle hoche tristement la tête en posant sur moi ses yeux mouillés de larmes.

Je me rappelle encore des mots qu'elle a eu pour moi à ce moment :

« — C'est toi l'homme de la maison, maintenant. »

Une sonnerie stridente déchira le rideau de sommeil qui me séparait de la réalité de ses beuglements aux intonations métalliques. Je sursautai de tous mes membres ankylosés et ouvris mes yeux, avant de prendre ma tête douloureuse entre mes mains. Aïe ! Mon entrée en prison n'était pas assez, il fallait en plus que mon inconscient en rajoute une couche ? Revoir cette scène qui m'avait amené à faire ce pourquoi j'étais là ? Ma mère, oui, ma mère. C'était pour elle, pour ma sœur cadette aussi, que j'étais allé visiter l'appartement d'un petit vieux de mon quartier en espérant trouver quelque chose que j'aurai pu revendre un bon prix pour nous sortir de l'impasse financière dans laquelle nous nous trouvions enfoncés jusqu'au cou. Mon père, lui, avait compris depuis longtemps qu'on ne s'en sortirait pas et avait abandonné le navire avant que sa coque ne soit trop percée. L'avis d'expulsion n'était que la suite logique de toutes les dettes que mes parents avaient accumulées au fil des années. Vive le capitalisme ! Soyons égoïstes, gardons tout pour nos vieux jours et laissons pourrir deux ou trois millions de pauvres dont personne ne se soucie. Face à la crise, les vieilles ententes de perdurent généralement pas et l'homme revient à une attitude de total individualisme.

La sonnerie ne se taisait toujours pas, mais maintenant, un bruit de cavalcade se superposait à l'alarme, comme un millier de pieds frappant en cadence le sol de métal. Est-ce que c'était...

normal ? Etait-il normal que tous les prisonniers soient lâchés dans les couloirs alors que ma cellule à moi ne s'était toujours pas ouverte ? Le grondement de la marche passa devant ma cellule et j'entendis également des ordres criés des soldats. Le bruit dura plusieurs minutes puis s'éloigna. Enfin, l'alarme s'arrêta et le silence soudain résonna dans mes oreilles comme un essaim d'abeilles en folie.

Que pouvaient vouloir signifier ces curieux évènements ? Etait-ce la cloche du déjeuner, et auquel cas m'avait-on oublié ?

Il ne me vint pas l'idée de tambouriner contre la porte avec l'espoir que quelqu'un m'entende et me délivre, mais si j'avais eu connaissance à cet instant de ce qui allait m'arriver par la suite, peut-être me serais-je jeté contre la porte en cognant de toutes mes forces, quitte à me briser les poignets.

Au bout d'un quart-d'heure, je crois, j'entendis des éclats de voix dans le couloir et ma porte s'ouvrit d'elle-même. Je m'approchai prudemment de l'entrée puis je vis deux personnages sortir chacun des cellules situées à gauche et à droite de la mienne. Le premier était grand, élancé, des mèches brunes tombant devant son regard presque noir. Je lui aurais donné dans la trentaine, mais de fines rides s'étaient déjà formées sur son front, si précises qu'on les aurait dites tracées au scalpel. C'était là le signe caractéristique des gens qui fronçaient souvent les sourcils. Le second était un adolescent qui me parut presque comique, empêtré dans ses vêtements de bagnards beaucoup trop grands pour lui. Une paire de lunettes à double foyer grossissait ses yeux et son teint blafard témoignait de trop longues heures passées devant un écran.

— Ouf ! lança le premier en s'étirant. J'ai cru qu'on y arriverait jamais.

Il se tourna vers son compagnon et m'aperçut par la même occasion. Il fronça les sourcils.

— Thomas, qu'est-ce que c'est, ça ? Cette cellule n'était pas censée être vide ?

— Apparemment, elle ne l'est plus, répondit le second en remontant ses lunettes le long de l'arête de son nez.

— Qui es-tu, toi ?

L'homme avait posé cette question sur un ton détaché tout en m'observant de ses yeux à demi-clos. Il me jaugeait comme un félin jauge sa proie, ses chances de s'enfuir, de lui résister, avant de lui briser le cou.

— Eh, tu sais parler au moins ? Qui es-tu ?

— Lynck Weatherly.

J'avais répondu d'un ton que je voulais brusque, mais l'homme ne fit que sourire.

— Les détails, accessoirement ? Par exemple... Comment es-tu arrivé ici ? *Pourquoi* es-tu arrivé ici ?

Je n'avais pas tellement envie de débiller ma vie à cet homme dont je commençais à me méfier, et à l'autre là-bas, qui s'était tourné vers nous, attentif. L'homme aux cheveux noirs dut s'en apercevoir

car il me dit :

— Ah, je vois. Ta mère a dû t'apprendre qu'on ne parlait pas aux inconnus. Je suis Elliann Blackman, et le gamin que tu vois là s'appelle Thomas Plum. Maintenant qu'on se connaît, tu peux nous parler. Raconte-moi ton histoire et je te raconterai la mienne. Tu verras, tu ne seras pas déçu.

Il n'avait pas une seule fois élevé la voix, mais il dégageait une telle impression d'autorité que j'obéis – de mauvaise grâce. Lorsque j'eus terminé, il dit seulement :

— J'ai tué cinq personnes.

Et aussitôt, il se retourna et se désintéressa de moi en remontant le long du couloir. Le gamin lui emboîta le pas et je le suivis, peu désireux de rester seul. Au bout d'un moment, je vis Thomas se rapprocher de moi.

— Hé... Lynck, c'est ça ? Tu dois le trouver un peu bizarre, non ?

Je hochai la tête. Oui, c'était le moins qu'on pouvait dire.

— Il est tout le temps comme ça, tu vas finir par t'y habituer. En tous cas, moi, je suis Thomas Plum, comme tu l'as entendu tout à l'heure... Oui, Thomas Plum, l'héritier Plum.

Ah oui, l'entreprise Plum... Quand Elliann l'avait présenté, ce nom ne m'avait pas surpris mais maintenant qu'il le disait je me rappelai que les Plum dirigeaient l'entreprise la plus importante des Etats-Unis : une entreprise de fabrication d'armes à feu. Encore un gosse de riches... Qu'il devait être fier en m'envoyant son titre à la figure ! Je détestais ça, et considérai la main qu'il me tendait quelques instants avant qu'il ne la recule.

Après plusieurs tentatives pour engager la conversation, Thomas s'aperçut qu'il ne tirerait plus un mot de moi et me dépassa pour rejoindre Elliann.

Je passai le reste de la matinée, ou de l'après-midi, voire de la soirée (j'ignorais à quel moment de la journée je m'étais réveillé, et aucun des deux ne s'était donné la peine de me le préciser) à observer mes nouveaux compagnons en marchant derrière eux. Mais bientôt, je n'y tins plus et m'arrêtai en clamant haut et fort :

— Maintenant, peut-être que quelqu'un voudra-t-il m'expliquer ce qui se passe ?

Elliann se tourna vers moi et m'observa un long moment avant de parler.

— Ce gamin que tu vois là est, malgré les apparences, un pro de l'informatique, dit-il enfin en désignant Thomas. C'est d'ailleurs à cause de cela qu'il s'est retrouvé enfermé. Nous étions à une cellule d'intervalle. Sur mon ordre, il a piraté les commandes de l'ouverture automatique de nos deux portes, mais par conséquence aussi l'ouverture de celle qui se trouvait entre nos deux cellules et qui était censée être vide. Son bricolage était tellement discret que personne ne l'a remarqué.

— Quand on a piraté le site de la CIA, une poignée de porte est une bagatelle, dit Thomas en remontant ses lunettes sur son nez.

— Ne prends pas la grosse tête, gamin, lui lança Elliann par-dessus son épaule. Bref, l'ouverture

automatique de nos portes était bloquée et il n'y avait que nous qui pouvions l'activer.

— Pourquoi ne pas vous être échappés immédiatement ?

— On attendait l'occasion idéale. Et l'occasion idéale, c'est aujourd'hui.

— Pourquoi justement aujourd'hui ?

— Tu n'as pas entendu l'alarme, tout à l'heure ?

— Si, je n'ai entendu que ça d'ailleurs, dis-je en me remémorant le vacarme infernal.

— C'était une alarme anti-tremblement de terre.

Aussitôt, je sentis mon teint virer au gris.

— Une... Une quoi ?

— Alarme anti-tremblement de terre. T'es un peu long à la détente, toi, non ? Bref, les soldats ont faits évacuer tous les prisonniers et maintenant la Prison est complètement vide. On devrait avoir le temps de s'échapper par les ascenseurs avant le tremblement de terre, donc plus question de s'arrêter.

Sur ces paroles, il me tourna de nouveau le dos et je les suivis sans oser croire à la chance qui m'était donnée. Dès le premier jour d'incarcération, tenter une évasion ? C'était inouï, impossible.

Nous marchions donc dans les couloirs, ces couloirs que j'avais vus si pleins d'activité il y a quelques heures à peine. Je suivais à une distance raisonnable le groupe formé par Thomas et Elliann. Ce dernier avait raison : les gardes avaient bel et bien quittés la prison.

Le silence de la terre était lourd. Je le sentais, ce silence, comme je sentais les centaines de mètres qui me séparaient de la surface peser sur mes épaules. Sans vraiment le vouloir, j'atténuai le bruit de mes pas pour ne pas déranger le silence. Elliann, lui, n'avait pas ce scrupule et avançait sans se soucier du bruit qu'il faisait. J'étais un peu claustrophobe, et cette peur irrationnelle se manifestait en moi à cet instant, sous la forme de coups d'œil inquiets envoyés au plafond. Si mon malaise n'était pas encore tout à fait apparent, il devint évident lorsqu'un grondement résonna dans les profondeurs terrestres en faisant trembler mes entrailles. Elliann s'immobilisa et regarda autour de lui. Le grondement s'éteignit et je repris un peu d'assurance, quand le couloir... devint élastique, ou du moins je le perçus comme cela. Le sol se tordit, s'étira, se gondola, se fissura... Tant de changements d'état que je ne pus tous les remarquer. Une vibration remonta le couloir, fauchant Elliann et Thomas qui s'écrasèrent sur les murs. Je regardai avec horreur le métal se tordre au fur et à mesure que la vibration remontait le couloir dans ma direction, redoutant l'instant où je sentirai mes jambes se dérober sous moi. L'onde de choc ne me fit pas attendre et je décollai du sol, projeté en arrière. Ma tête heurta le plafond avec violence et quelques étoiles passèrent devant mes yeux. Je retombai sur le dos. Un goût métallique envahit ma bouche et je passai une main sur mon menton pour essuyer la traînée de sang qui coulait de la commissure de mes lèvres. Les lumières du couloir s'étaient éteintes et c'était désormais un abîme de ténèbres dans lequel j'étais plongé. Ma peur des

espaces confinés me reprit ; je pris sur moi pour contrôler ma respiration qui devenait erratique.

Le couloir n'était plus ce que l'on peut appeler un couloir. En fait, cela ne ressemblait ni de près ni de loin à couloir. Il était désormais tordu dans une position impossible de creux, de bosses et de fissures. Après avoir trébuché plusieurs fois sur les obstacles du relief, je me mis à quatre pattes et avançai à tâtons. Je redoutais plus que tout de tomber dans une impasse, auquel cas je ne pourrais pas retrouver mon chemin. La peur au ventre, j'appelai :

— Elliann ? Thomas ?

Mon cri se perdit dans l'obscurité, et bientôt, une réponse me revint dans l'autre sens :

— Tiens, tu es toujours vivant ?

Prononcé sur un ton nonchalant. J'en venais à envier la sérénité que l'on sentait dans sa voix face à ce qu'il nous était arrivé. J'avançai dans la direction d'où provenait la voix. Dans le noir, tous mes sens étaient faussés, trompés, manipulés. Le moindre obstacle rencontré devenait une montagne infranchissable. Le grondement repris quelques instants avant de s'arrêter, loin au-dessus de nous, et quelques débris se détachèrent du plafond pour s'écraser sur le sol avec un bruit de ferraille. Je m'immobilisai de peur d'être touché puis me remis à progresser, plus vite cette fois. Un mètre... ou deux... ou trois ?

Enfin ma main palpa quelque chose de vivant. L'étoffe rugueuse d'un vêtement de bagnard se plia sous la pression de mes doigts, mais celui à qui il appartenait ne réagit pas.

— Toi ? Ce n'est pas la peine d'essayer de ranimer Thomas, fit la voix d'Elliann dans l'obscurité.

Une plaque de métal s'est détachée du plafond et lui est tombée sur le crâne.

J'en conclus donc qu'il s'agissait du vêtement de l'adolescent. Au souvenir de la largeur des plaques de métal qui recouvraient le plafond, je songeai qu'il avait dû perdre quelques neurones au passage – si ce n'était la vie.

— On va devoir continuer sans lui et ses doigts de fée, dit l'homme en se relevant.

J'entendis ses articulations craquer lorsqu'il s'étira à quelques mètres de moi, puis il continua :

— C'était vraiment un gamin, mais je dois admettre qu'il était bien pratique quand il s'agissait de déverrouiller les portes ou de désactiver les alarmes. J'espère que je... qu'on arrivera à se tirer d'ici sans lui.

Je devinai sans peine son sourire gêné à travers les volutes de ténèbres qui nous séparaient. Sa confusion ne faisait que me mettre encore plus sur mes gardes : il n'attendait certainement qu'une occasion pour se débarrasser de moi. Nous nous remîmes en marche, prudemment, à travers le couloir distordu. Nous venions de parcourir une bonne dizaine de mètres quand nous entendîmes un crissement de métal et le bruit d'une course qui s'éloignait en sens inverse.

— Le petit salopard !! grinça Elliann en se retournant. Il simulait !

Je sentais qu'il aurait voulu de toutes ses forces pouvoir se jeter à sa poursuite pour l'attraper par la

peau du cou et lui infliger la raclée de sa vie, mais il était déjà trop loin et une course à l'aveugle dans le relief du couloir n'était pas une très bonne idée. Thomas avait bien calculé son coup. A cause de cet incident, Elliann fut d'une humeur massacrant jusqu'à ce qu'il atteigne les portes de sortie du couloir. Derrière, c'était le hangar d'une des entrées de la prison, exactement comme celle par où j'étais venu. Construit d'une matière certainement bien plus solide que le couloir, le hangar n'avait subi que peu de dégâts et seulement une ou deux fissures témoignaient du tremblement de terre que la prison venait de subir. L'électricité avait été coupée mais des lampes de secours s'étaient allumées, illuminant le hangar de leur halo verdâtre. Les portes qui bloquaient l'entrée des ascenseurs lorsque j'étais arrivé étaient grandes ouvertes... sur le vide béant de la cage d'ascenseur. Il était resté en haut, laissé là par le dernier convoi de prisonniers à avoir été évacués. En voyant cela, Elliann jura puis dit :

— J'avais espéré qu'ils auraient renvoyé l'ascenseur... Evidemment, ce n'est pas le cas. Et j'imagine que c'est pareil dans toutes les entrées.

— Pas très organisée, votre évasion, non ?

— Si c'était le cas, je comptais me reposer sur les talents de génie des circuits de Thomas pour renvoyer l'ascenseur à notre niveau.

Il s'approcha du vide et regarda au-dessus de lui, avant de secouer la tête et de se retourner vers moi :

— C'est raté pour cette fois. J'imagine que Thomas réussira à s'enfuir de son côté... Pour l'instant, je pense que le mieux à faire, c'est de retourner dans nos cellules et d'attendre le retour des gardiens.

Ça ne devrait pas être très long, pour une alarme tremblement de terre. Je vais quand même aller voir dans les autres entrées s'il n'y a pas un groupe qui a renvoyé l'ascenseur.

Et il me planta là. Je regagnai ma cellule, peu convaincu que ses recherches ne donnent quelques résultats : le personnel de la prison devait avoir des règles très strictes à appliquer lors d'évacuations, et celle de ne pas renvoyer l'ascenseur devait en faire partie. Cela dit, ce qu'avait dit Elliann n'était pas totalement faux : le mieux à faire, c'était de retourner en cellule pour ne pas attirer l'attention des gardiens quand ils reviendront, et d'attendre une meilleure occasion. Après tout, les tremblements de terre étaient de plus en plus fréquents en Californie ces temps-ci...

Deux heures passèrent. Je ne m'étonnais pas. Les aiguilles avaient effectué en tout six fois le tour du cadran lorsque je commençai à me poser des questions. C'était mon ventre, surtout, qui se chargeait de me rappeler à l'ordre. Je n'avais plus aucune notion du temps depuis que l'on m'avait enfermé sous terre, mais mon estomac avait la précision d'une horloge. Il devait être midi ou huit heures du soir, puisque j'ignorais combien de temps j'avais dormi. Six heures, tout de même – Elliann n'avait-il pas dit qu'une évacuation de ce genre ne prenait pas beaucoup de temps ? Je ressortis de ma cellule et me promenai dans les couloirs de la prison. J'espérais aboutir à l'une des

entrées, quand je croisai Elliann qui venait vers moi en sens inverse :

— Hey ! Tu t'es perdu ? Par ici, il n'y a que la cantine de la prison. Pas vraiment intéressant.

— Si, justement, je commence à avoir faim.

— Les portes coupes-feu de la cantine se sont automatiquement fermées lorsque l'alarme a commencé à sonner, et n'espère pas les forcer, elles sont en acier renforcé, dit-il en secouant la tête.

Il s'arrêta un instant puis il continua à mi-voix :

— Etrange qu'ils ne soient pas encore revenus, non ? Je me demande ce qu'il s'est passé, là-haut.

Un frisson me traversa. Si nous étions bloqués dans cette prison jusqu'à notre mort ? Cette pensée était intolérable. Jusqu'à notre dernière heure sur Terre, les murs de métal froid, les couloirs interminables et obscurs, les rangées et les rangées de cellules vides ? Oh non, non, non. Et puis – je passai machinalement une main sur mon ventre – le problème de la nourriture finirait vite par devenir important.

Quatre jours plus tard.

La Prison, Californie, Etats-Unis.

Je repris difficilement mes esprits. Ma tête me parut dix fois plus lourde qu'à l'ordinaire, peut-être à cause de l'hématome que je sentais palpiter sur mon front comme un cœur miniature. Je passai mes doigts sur ma tête et les retirai poisseux. Du sang ? C'était si sérieux que ça ? Que s'était-il passé pour que je me retrouve dans cet état, recroquevillé contre un mur ?

« Essaie de te rappeler, Linck. Juste de te rappeler. »

J'étais en prison. Ensuite, il y avait eu l'alarme et j'étais resté coincé dans ma cellule. Il y avait deux hommes qui étaient avec moi... L'un des deux était encore un gamin et l'autre était un assassin, je crois... On avait essayé de trouver une sortie et puis il y avait eu ce tremblement de terre. Le gamin en avait profité pour fuir l'influence néfaste du tueur.

« Il avait raison... J'aurais dû faire comme lui. »

Ensuite, Elliann (je me souvenais de son nom à présent) et moi avions marché au hasard dans les couloirs de la Prison en espérant trouver un ascenseur pour remonter. Au fur et à mesure des heures, je m'étais inquiété de ne pas voir reparaître les prisonniers accompagnés des gardes. Pour une raison ou pour une autre, ils n'étaient pas redescendus. Deux jours s'étaient passés... Aucun des ascenseurs n'était encore à notre niveau. On était entré un peu dans toutes les salles, cherchant désespérément de quoi manger. Le troisième jour, je sentais le regard d'Elliann s'attarder étrangement sur moi.

Ma tête recommença à me faire mal et je dus m'interrompre quelques instants, avant de reprendre mes recherches mentales.

Je croyais me rappeler la sensation que provoque la faim extrême. Mon ventre n'était plus qu'un trou sans fond qui ne demandait qu'à être rempli. Je voulais trouver n'importe quoi d'à peu près mangeable, je commençais même à loucher sur mes vêtements en me demandant s'ils étaient comestibles. Elliann, lui, commençait plutôt à loucher sur moi. Et puis, le quatrième jour, il avait...

Je plaquai une main sur mon front douloureux en grimaçant.

...il avait pété les plombs. D'abord, il avait essayé de m'étrangler dans mon sommeil. Il avait voulu faire trop vite et par miracle je m'étais réveillé, puis l'avait écarté de moi d'un coup de pied avant de m'enfuir. Il m'avait poursuivi dans le couloir, je crois. Mes souvenirs de cette scène étaient flous. Je pense qu'il aurait pu me rattraper si les forces déchaînées de la nature ne m'avaient pas sauvées in extremis. Un second tremblement de terre avait secoué la carcasse déjà bien déformée de la Prison, qui avait tout de même résisté à cet assaut. La main d'Elliann m'avait saisi l'épaule mais j'avais entendu un bruit sourd derrière moi et il m'avait relâché. J'en avais profité pour fuir à toutes jambes sans regarder derrière moi. Il avait dû être assommé, j'espère tué par un débris du plafond, mais comme j'avais toujours une incertitude à ce sujet, j'avais préféré courir droit devant moi en espérant mettre un maximum de distance entre lui et moi.

Je commençai à discerner ce qui m'entourait autrement que par des taches floues. J'étais allongé par terre, les genoux contre la poitrine... Il y avait quelque chose, là-bas, un peu plus loin devant moi. Cette chose était aussi allongée contre le sol, comme moi.

Au hasard des couloirs, j'avais fini par tomber sur quelqu'un dont je croyais ne plus voir le visage. Thomas avait blêmi dès qu'il m'avait aperçu et avait voulu s'enfuir. Je l'avais fixé stupidement pendant quelques instants, mon cerveau perturbé par la faim et les derniers événements incapable d'analyser ce que je voyais, puis j'avais compris : Thomas avait les jambes prises sous un large morceau de plafond et essayait de se dégager avec l'énergie du désespoir. Je m'étais approché mais il s'était couvert le visage de ses bras et avait crié d'une voix bouleversée :

« — Pitié ! Pitié, ne me tue pas ! Je... je vais te dire quelque chose si tu m'épargnes.

A cet instant, je n'étais plus sûr de l'aider à se dégager. Je m'étais senti envahir par la froide détermination d'Elliann et je crois bien que les commissures de mes lèvres desséchées s'étaient étirées avec difficulté, donnant à mon visage une expression de folie. J'étais en train de perdre la raison tant le traumatisme que j'étais en train de vivre était grand.

— Dépêche-toi de cracher ce que tu as à me dire, le gamin.

— Dans... Dans le bureau du directeur de la Prison, derrière moi, il y a un ascenseur d'urgence qui n'a pas été utilisé. C'était là où j'allais mais maintenant j'en suis incapable...

— Je me fiche que tu en sois capable ou non, gamin. Je pense surtout que tu ne reverras pas de sitôt la lumière du jour. »

Oh mon Dieu... Je n'avais quand même pas fait ça ? Je n'avais quand même pas... Ces souvenirs

dont je peinais à me rappeler me semblaient appartenir à quelqu'un d'autre. Mais à ce moment... J'avais trop faim, j'étais prêt à faire n'importe quoi pour manger... Même ça ?...

Je savais désormais ce qu'était la chose à quelques pas de moi. C'était le corps de Thomas. Un spasme me tordit l'estomac et je me redressai subitement pour vomir tout ce que j'avais mangé. Je me relevai à tâtons.

Il y avait eu un troisième tremblement de terre. Moins puissant que ceux qui l'avaient précédé, mais avait tout de même fait trembler les murs de métal. Un débris s'était détaché et avait heurté mon front, me faisant perdre conscience.

Peut importe comment c'était arrivé, peut importe ce qui avait pu se passer. Désormais, je ne voulais plus que m'éloigner de ce cadavre et sortir de cette prison maudite. La main le long du mur, je marchai en direction du bureau dans lequel se trouvait l'ascenseur. Une porte de sortie... Il était là, bien dissimulé derrière un simple panneau de métal que j'arrachai et balançai à travers la pièce. La cavité était à peine assez large pour accueillir un adulte. Je m'y recroquevillai puis appuyai sur un des boutons de commande. Et je me sentis remonté... Remonté vers la surface... Le poids qui s'était accumulé sur mes épaules s'envola et la pression des profondeurs me quitta peu à peu. Presque euphorique, je sentis à peine l'ascenseur s'immobiliser et je sortis, les yeux fermés pour apprécier plus encore mon retour vers la surface. Lorsque je les rouvris, front tourné vers le ciel, je ne vis d'abord que la couleur de la voûte céleste, sombre, couverte de nuages. Était-on le soir ? A moins que ce ne soit le matin ?

Mon regard redescendit et ma respiration s'arrêta net. Mes yeux se révoltèrent et je me sentis trembler tout entier. Je tombai à genoux.

C'était...

C'était...

Un long cri de souffrance déchira l'immobilité qui enveloppait la ville. Pas un souffle de vent ne venait déranger cet incroyable enchevêtrement de pierre fracassée et de verre brisé en des millions d'éclats répandus sur le sol de façon archaïque. On aurait presque cru qu'un Dieu négligeant s'était amusé à balayer de la main ces tours qui pointaient leur sommet vers le ciel comme pour l'atteindre. Un nuage de poussière flottait au-dessus du sol, obscurcissant les contours de ces géants effondrés sur la terre qui les avait portés.

Tout était maintenant détruit.